

REVUE  
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE  
**REVUE BLEUE**

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG  
DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

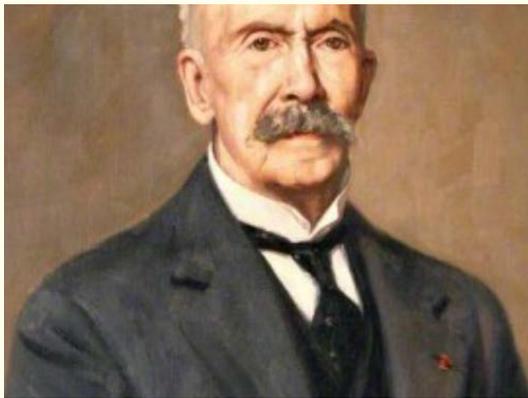
NUMÉRO 4

TOME XLV

25 JANVIER 1890

Charles Épheyre [Charles Richet]  
Le microbe du professeur Bakermann

La Revue politique et littéraire. Revue bleue  
27e année, tome XLV, n° 4, 25 janvier 1890



LE MICROBE DU PROFESSEUR BAKERMANN

Récit des temps futurs.

Vers les derniers jours du mois de décembre 1935, le professeur Hermann Bakermann rentrait joyeusement au logis, arpentant, aussi vite que le permettait un généreux embonpoint, les rues paisibles de la petite ville de Brunnwald.

Il marchait en se frottant les mains, signe de profonde satisfaction : satisfaction légitime, car, après de longs travaux, le professeur Hermann Bakermann avait enfin trouvé le moyen de créer un nouveau microbe, un redoutable que tous les microbes connus.

On se rappelle sans doute que, depuis un demi-siècle, la science des microbes avait fait des progrès extraordinaires. Un Français célèbre, Louis Pasteur, avait le premier, vers le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, prouvé qu'il existe certains êtres minuscules, pénétrant subrepticement dans le corps de l'homme ou des animaux.

Il avait appelé *microbes* ces parasites perfides. Même il avait indiqué d'ingénieux procédés pour les reconnaître, les recueillir, les cultiver. Mais maintenant, en 1935, les travaux de Pasteur étaient bien dépassés. Obéissant à l'impulsion donnée par le maître, tous les savants de l'Europe, de l'Amérique, de l'Australie et même de l'Afrique, s'étaient mis à l'œuvre. Grâce à eux, les problèmes les plus difficiles avaient été éclaircis ; les questions les plus obscures, résolues ; plus de maladie qui n'eût son microbe, étiqueté, classé, emmagasiné. On connaissait la figure, les mœurs, les habitudes, les goûts de tous les microbes terrestres, marins, aériens, et la science des microbes était devenue, dans toutes les Universités, la base de la médecine.

En Allemagne, comme ailleurs. Les mœurs avaient bien changé depuis trente ans. Le règne du casque à pointe avait enfin cessé. Les professeurs et les savants avaient repris leur place au soleil : ils ne tremblaient plus devant un caporal imberbe, et les antiques coutumes allemandes, honnêtes et pacifiques, avaient succédé au régime du sabre.

Voilà pourquoi la noble ville de Brunnwald possédait une Université brillante, des laboratoires somptueux et des professeurs excellents. Or, nul parmi ces maîtres n'avait plus de zèle et de talent que le célèbre Hermann Bakermann. Tout jeune il s'était jeté avec fougue dans la science des microbes : plus tard, devenu professeur, il avait fait construire le laboratoire de ses rêves.

C'est là qu'il passait sa vie. Dédaigneux de la clientèle, il vivait au milieu de ses flacons et de ses bouillons de culture, entouré des virus les plus puissants et les plus délétères. Mais, pour ne pas être in-

fecté par ses poisons, il avait pris toutes les précautions nécessaires. Par une série de vaccinations habilement graduées, il était arrivé à se rendre à peu près invulnérable : de sorte que sa santé ne souffrait aucunement de cette existence passée tout entière parmi les germes qui affligent la pauvre humanité.

Cependant, comme tout le monde n'était pas aussi bien protégé que lui, le professeur Bakermann avait pris soin de faire construire, à l'extrémité de son laboratoire, une salle spéciale, qu'il appelait en manière de plaisanterie la *chambre infernale*, et dont il ne permettait l'abord à aucun être humain. Cette petite pièce, chauffée et éclairée par l'électricité, était munie d'appareils de désinfection énergiques, et le prudent Bakermann n'en sortait jamais sans s'être au préalable purifié par les fumigations des antiseptiques les plus actifs.

Donc, ce jour-là, en rentrant chez lui, le professeur Hermann Bakermann était content. Le problème qu'il avait si longtemps et si vainement cherché avait reçu enfin une solution très simple. On connaissait les moyens de rendre inoffensifs les microbes malfaisants; mais ce n'était là qu'un des côtés du problème. Bakermann avait trouvé le moyen de rendre malfaisants les microbes inoffensifs.

Quand nous disons malfaisants, nous ne voulons pas dire petitement malfaisants; mais terribles, foudroyants, irrésistibles. Les microbes, jusqu'à présent connus, ne tuent qu'en une journée, une demi-journée tout au plus, et puis ils sont d'une vitalité fragile. Un rien les atténue ou les rend innocents. Le problème était donc d'avoir un virus assez fort pour tuer en une heure, à la dose d'un centième ou d'un millième de goutte, de manière à ce que nul être vivant ne puisse en réchapper. Surtout — et c'était là le point le plus délicat — ce microbe terrible devait être très résistant, incapable de se laisser affaiblir par les intempéries des climats ou par les médications que les gens de l'art ne cessent d'inventer.

C'est graduellement que Bakermann était arrivé à faire sa grande découverte... « Le microbe, disait-il dans ses cours, est comme les êtres humains. Nous autres, hommes, nous avons besoin d'une nourriture variée. Il nous faut de la soupe, de la choucroute, de la bière, du caviar, du beurre, des gâteaux, du mouton, du poisson, des écrevisses, des pâtés, du miel, des amandes, des fruits, des sardines, du vin du Rhin, du champagne, des pommes de terre et du kummel. Nous nous portons d'autant mieux que notre alimentation est plus savante et plus compliquée. Eh bien, les microbes ont les mêmes besoins que nous. Donnons-leur une nourriture très mélangée et très riche, et nous les rendrons de plus en plus vigoureux, c'est-à-dire énergiquement malfaisants; car la vigueur d'un microbe se mesure à sa force destructive. »

Aussi tous les soins du professeur Bakermann por-

taient-ils sur la confection de ses bouillons de culture. Il aurait, sur ce chapitre, rendu des points au meilleur cuisinier français. Dans son dernier bouillon, il avait trouvé le moyen de faire entrer quatre-vingt-sept substances alimentaires différentes, et les microbes s'y développaient avec une intensité de vie vraiment prodigieuse.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la savante technique du célèbre professeur. Toujours est-il que, grâce aux bouillons perfectionnés, grâce à certains procédés électriques qu'il tenait encore secrets, Bakermann avait profondément transformé un microbe vulgaire, le microbe du beurre rance, très répandu, hélas! En le soumettant à toute une succession de cultures compliquées, il en avait fait un microbe épouvantablement méchant.

Un centième de goutte tuait un gros chien en deux heures et demie; une seule goutte en deux heures pouvait tuer trois mille lapins. Il va sans dire que Bakermann n'avait pu l'essayer sur un si grand nombre de rongeurs, mais il en avait cependant fait périr une assez notable quantité, à la grande indignation de M<sup>me</sup> Bakermann.

M<sup>me</sup> Bakermann? Eh! oui, il n'y a pas d'existence qui n'ait quelque secrète douleur. Pas de fruit qui ne recèle un ver empoisonné. Pas de rose qui n'ait une fâcheuse épine. Pour l'illustre Bakermann, le ver empoisonné, l'épine traitresse, c'était M<sup>me</sup> Josépha Bakermann.

M<sup>me</sup> Bakermann n'avait jamais rien compris à la science des microbes. Chaque fois que l'infortuné savant essayait de lui en parler, elle le dévisageait d'un air méprisant :

— A quoi bon tout ce tracassage pour des futilités qui font rire de toi? Au lieu d'aller au théâtre ou à la promenade, tu t'enfermes dans une chambre malsaine, avec des lapins, des crapauds et des pigeons! Est-ce un métier pour un homme qui se respecte et qui respecte sa femme? Si encore tu imitais le docteur Rothbein, qui, tout en étant aussi savant que toi, fait dix visites par jour qu'on lui paye chacune jusqu'à vingt marks; mais tu es incapable de gagner un simple pfennig. Tu n'es qu'un pauvre homme, Bakermann; c'est moi qui te le dis; et je m'étonne qu'il reste encore un seul élève à ton cours, car tu ne sais que leur raconter toujours la même histoire.

Bref, M<sup>me</sup> Bakermann détestait les microbes.

Elle avait une autre haine encore : c'était la brasserie.

Les plus grands hommes pèchent toujours par un point, et, à bien chercher, on trouverait chez les meilleurs une tare, une tache, une faiblesse. Le professeur Bakermann avait, lui aussi, son point faible : c'était la brasserie.

Après tout, Bakermann était excusable.

Boire de bonnes chopes qui se succèdent l'une à l'au-

tre en joyeuse rangée, avec de joyeux camarades, en faisant une partie de piquet, ou en devisant sur l'état de l'Europe et les progrès de la science des microbes, à coup sûr c'est plus agréable que d'entendre pendant toute une soirée d'aigres récriminations sur le prix exorbitant des lapins, la cherté des denrées exquisés qu'il faut acheter pour nourrir les microbes, l'inutilité des thermomètres délicats qui coûtent cent marks et la nécessité d'avoir une pèlerine en fourrure, comme M<sup>me</sup> Rothbein, ou des portières d'Orient dans son salon, comme M<sup>me</sup> Scheinbrunn, la femme du président.

Quand Bakermann avait réussi à gagner la porte sans être vu, il était sauvé. Il ne revenait que très tard, la tête un peu pesante, le visage cramoisi, mais très satisfait, et subissant, sans mot dire, une avalanche de paroles amères. Même, ce qui est affreux à dire, avec l'habitude, il avait fini par ne pouvoir s'endormir qu'au bruit des lamentations et des invectives.

Mais ce soir-là, en rentrant chez lui, Bakermann ne pensait pas à sa femme. Il songeait à son terrible microbe.

— Je l'ai trouvé... Je l'ai trouvé! se répétait-il. Oui! je le tiens. Ah! le brigand! M'a-t-il assez donné de mal! Mais comment vais-je l'appeler? Il faudrait lui donner un nom; car à tout microbe nouveau on doit donner un nom! et c'est bien un microbe nouveau que celui-là! Il tue presque à distance... Ah! ah! oui!... C'est cela! c'est cela! *Morti-Fulgurans*, *Bacillus mortifulgurans*! C'est vraiment d'un très bon effet!

— Ah! te voilà! Ce n'est pas malheureux, s'écria M<sup>me</sup> Bakermann! Huit heures! As-tu regardé l'heure au moins?... Je croyais que tu ne reviendrais pas, et ce n'aurait peut-être pas été grand dommage.

— Calme-toi, madame Bakermann, dit le brave homme, et apprête-toi à te réjouir; car je t'apporte une bonne nouvelle.

— Vraiment!

— Ma foi, oui, une très bonne nouvelle, et très importante. Tu sais! chère amie! celui que je cherchais depuis si longtemps, ce microbe qui tue les lapins en deux heures, à la dose d'un millième de goutte...

Le pauvre Bakermann, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, s'obstinait à raconter à sa femme toutes ses tentatives scientifiques; et les rebuffades qu'il essayait chaque fois ne l'avaient pas encore découragé.

— Si tu crois que je vais écouter tes billevesées. Encore quelques sottises! Si cela ne fait pas pitié! à ton âge!

— Mais, madame Bakermann...

— Allons, à table, et... tu sais, pas de brasserie aujourd'hui! Je les connais, tes maudits microbes. Chaque fois que tu prétends avoir fait une découverte — une découverte! — tu en profites pour passer ta nuit à boire, avec des vauriens comme Rodolphe Müller et

César Püek. Mais je te préviens que ce soir je ne me sens pas d'humeur patiente.

— Je le vois bien, pensa Bakermann en soupirant.

Néanmoins il ne perdit pas tout espoir; car M<sup>me</sup> Bakermann s'endormait volontiers après souper, et lâchement Bakermann profitait de ce répit pour s'esquiver.

Il soupa donc de fort bon appétit, et ne prit pas garde aux menaces de Josépha. Cependant Josépha, plus irritée et plus irritable que jamais, déclara tout net à son mari que, s'il sortait, elle ferait un esclandre, qu'elle irait jusque dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans le laboratoire, voire même dans la chambre infernale, pour y faire des fouilles.

— C'est là, j'en suis sûre, que tu caches les lettres d'Élisa.

Bakermann se contenta de soupirer, en levant les yeux au ciel.

Élisa était une petite servante que jadis M<sup>me</sup> Bakermann avait dû congédier; car elle soupçonnait son mari d'embrasser la petite coquine entre les portes. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette accusation était justifiée: toujours est-il que, dès que le nom d'Élisa était prononcé, Bakermann baissait la tête et ne trouvait plus rien à répondre.

— Oui, des lettres d'Élisa! Cela est sûr. Qu'est-elle devenue maintenant? Elle n'a pas quitté la ville, et tu continues à la voir. M<sup>me</sup> Scheinbrunn m'a raconté qu'on l'a vue avec une robe de soie et des boucles d'oreilles en perles.

Bakermann ne soufflait mot, et il essayait de se distraire en se répétant: *Bacillus mortifulgurans*!

— Devine, Josépha, le nom que je lui ai donné, s'écria-t-il tout à coup! *Bacillus mortifulgurans*... Hein! c'est bien choisi, n'est-ce pas? Mon collègue Krankwein est capable d'en faire une maladie!

— Je suis sûre, poursuivit M<sup>me</sup> Bakermann, que tu continues à lui écrire. Une fille toujours mal coiffée, menteuse, gourmande, débauchée!...

— Ma femme! gémit Bakermann.

— J'irai dans ton maudit laboratoire, oui! j'irai, et je fouillerai partout, et je trouverai la preuve de ta misérable conduite.

— Ma femme, ma chère femme, murmura Bakermann, tu ne feras pas cela. Songe donc que mon *Morti-fulgurans* est là, et que moi seul puis entrer sans danger dans la chambre infernale. Si tu savais toutes les précautions que je prends. Songe à ta santé, à ta précieuse santé, ma bonne amie.

Mais au fond il ne se préoccupait guère des menaces de M<sup>me</sup> Bakermann. Presque tous les soirs, c'était la même antienne, et jusqu'alors jamais M<sup>me</sup> Bakermann n'avait osé franchir le seuil redoutable de la chambre infernale.

Vers le soir, M<sup>me</sup> Bakermann, fatiguée de quereller, s'assoupit dans son fauteuil.

— Ma foi, pensa Bakermann, il n'y a pas loin d'ici à la brasserie. Je vais y passer pour dire le bonsoir à César Püek, et lui apprendre la grande nouvelle. Il me tarde d'avoir son avis sur le *Morti-fulgurans*. Josépha en a bien pour une heure, et, quand je rentrerai, elle sera encore endormie, à la même place.

Là-dessus, marchant sur la pointe du pied, se faisant tout petit, tout petit, le professeur Bakermann gagna l'antichambre, prit sa pelisse et son chapeau, et sortit.

Quand il fut dehors, il poussa un gros soupir de soulagement, et sourit malgré lui, en pensant à la brasserie où César Püek l'attendait.

En effet, César Püek, Valérien Grossgeld et Rodolphe Müller étaient là, fidèles au poste. Ils poussèrent un joyeux hurra, en voyant arriver leur illustre ami.

— Je devine qu'il y a du nouveau, s'écria Püek : tu as ton sourire des grands jours !

— Parbleu, oui ! s'écria Bakermann. Enfants, je tiens mon microbe, et je l'appelle *Morti-fulgurans*.

— Bravo ! dit Müller. Je savais bien que tu y arriverais. Mais il ne faut pas te reposer sur ta victoire. Sais-tu celui que tu devrais chercher maintenant ?

— Non, ma foi !

— C'est le microbe de la bonne humeur, et tu pourrais tout de suite essayer son effet sur M<sup>me</sup> Bakermann.

— Ce serait, en effet, un bien glorieux succès, murmura Bakermann... Mais nous sommes ici pour parler de choses gaies... Allons, une chope ! et faisons notre bonne partie !

Jamais la bière n'avait été aussi exquise ni la partie de piquet aussi intéressante. Bakermann, avec un bonheur insolent, gagna tout ce qu'il voulut. Les as et les rois pleuvaient dans son jeu. En même temps les chopes se vidaient sans efforts, les pipes et les rires allaient bon train.

Cependant, les heures passaient. C'était toujours la dernière chope, toujours la dernière partie, toujours la dernière pipe, si bien que finalement Bakermann buvait à la santé du *Morti-fulgurans*.

Enfin il fallut quitter les amis. Mais la tête était lourde et la démarche chancelante...

M<sup>me</sup> Bakermann était au lit, dormant ou paraissant dormir. Il ne perdit pas de temps à la contempler, et, sans presque prendre le loisir de se déshabiller, il se coucha et s'endormit du profond sommeil des triomphateurs.

Pourtant, vers six heures du matin, il fut forcé d'entreouvrir un œil. M<sup>me</sup> Bakermann le secouait violemment.

— Hermann, disait-elle, Hermann !

Il faisait semblant de ne pas entendre, et même il entendait à peine, car les fumées de la bière l'engourdisaient encore de leur ombre épaisse.

— Hermann, Hermann !

— Il n'y a donc plus moyen de dormir !

M<sup>me</sup> Bakermann était prise de douleurs atroces. Elle se dressait sur son lit, toute pâle, les yeux hagards.

— Il faut sonner Thérèse, ma bonne amie, soupira-t-il.

Et il tira le cordon de la sonnette, puis il se rendormit.

Mais M<sup>me</sup> Bakermann souffrait de plus en plus. Thérèse, la petite bonne, fut effrayée en voyant sa figure décomposée.

L'aurore livide de décembre apparaissait aux fenêtres.

— Monsieur, monsieur ! madame est très mal ! très mal ! cria Thérèse.

Pour cette fois, Bakermann se réveilla tout à fait. Oui, vraiment ! M<sup>me</sup> Bakermann était très malade.

— Va de suite prévenir le docteur Rothbein, dit-il à Thérèse, et passe chez le pharmacien pour prendre de la morphine et de la quinine.

A présent, M<sup>me</sup> Bakermann avait les mains toutes froides, la figure violacée et les pupilles affreusement dilatées.

— Josépha ! Josépha !

— Mon ami, mon ami, disait-elle d'une voix douce et faible, pardonne-moi... car je sens que je vais mourir, et mourir par ma faute. J'ai été... j'ai osé...

— Quoi donc ? demanda le professeur, saisi d'angoisse.

— Tu sais, la chambre infernale ! la chambre infernale !... Eh bien !...

— Eh bien !... Mais parle, parle !

Elle ne put achever. Un spasme effrayant lui serra les lèvres.

— La chambre infernale, murmurait Bakermann. Parle, Josépha, parle, je t'en conjure.

Mais Josépha ne pouvait plus répondre. Elle avait perdu connaissance. Les soubresauts de l'agonie agitérent ses membres glacés. Puis elle tomba dans une torpeur profonde.

A ce moment, on sonna. C'était le professeur Rothbein, l'ami de Bakermann, célèbre par ses diagnostics irréprochables.

Il examina quelques instants la malade et secoua la tête d'un air navré.

— Eh bien ?

— Ah ! mon pauvre ami, du courage, du courage !

— Mais quelle est cette affreuse maladie ? osa dire Bakermann.

Rothbein réfléchit un instant ; puis, après un nouvel examen minutieux :

— Ça, dit-il, c'est une maladie extrêmement rare, qui ne se voit presque jamais en Europe ; c'est le Koussmi-koussmi du Dahomey.

— Vraiment ! dit Bakermann.

Malgré tout, il fut soulagé d'un grand poids, car il se sentait envahi par une terreur secrète qu'il n'osait pas s'avouer à lui-même.

— C'est le Koussmi-koussmi, répéta Rothbein avec fermeté. Mon cher Hermann, il n'y a pas d'illusion à se faire. Tout y est et les symptômes sont éclatants : la soudaineté du début, la pâleur de la face, la dilatation des pupilles, les spasmes, le refroidissement, la torpeur...

Il aurait continué longtemps encore, si à ce moment M<sup>me</sup> Bakermann n'avait tout à coup rendu l'âme.

Il était huit heures du matin. Déjà dans la maison chacun savait la désastreuse nouvelle. La petite Thérèse, en allant chez le pharmacien, n'avait pu s'empêcher de raconter l'événement à deux ou trois commères. Un attroupement avait commencé à se former, et on dissertait déjà sur la cause du mal.

Quant à Bakermann, il était plongé dans une profonde douleur. Mais sa douleur n'était rien auprès de son inquiétude. Le sang-froid et l'assurance de Rothbein avaient diminué quelques vagues craintes... Pourtant Josépha a parlé de la chambre infernale... Pourquoi?

... Si, dans un accès d'absurde jalousie, pour chercher les lettres d'Élisa?...

Ne pouvant supporter cette affreuse incertitude, il courut au laboratoire...

La porte de la chambre infernale était ouverte, et Bakermann s'aperçut avec terreur qu'on avait touché à l'armoire des microbes et fouillé parmi les flacons! Une main imprudente avait même renversé une des fioles où végétait le terrible *Morti-fulgurans*.

Cette fois, le doute n'était plus permis. Oui, M<sup>me</sup> Bakermann, malgré les solennelles recommandations de son mari, avait osé pénétrer dans ce redoutable asile, et renversé le flacon au *Morti-fulgurans*!

A tout prix, il faut conjurer de plus grands malheurs. Un microbe terrible s'est emparé du corps de M<sup>me</sup> Bakermann; et maintenant, par une rapide contagion, il va gagner la ville tout entière. Lui, Bakermann, n'a rien à craindre; il est trop bien vacciné pour être atteint! mais les autres, les autres!...

Et Bakermann frémissait en songeant que Rothbein, que Thérèse, que les voisins et voisines allaient devenir des victimes du *Morti-fulgurans*. Et qui savait même si de là?... Les pensées de Hermann Bakermann n'osaient pas aller jusqu'à cette épouvantable supposition.

Il rentra précipitamment chez lui, et commença une désinfection énergique de toute la maison! Mais à quoi bon! hélas

En effet, vers dix heures, Thérèse commença à ressentir un mal de tête intense. Puis ce fut un grand frisson, puis des spasmes. Au bout de deux heures, la maladie avait fait des progrès affreux, si bien qu'à midi l'infortunée Thérèse expirait.

D'un oeil sec Bakermann assistait à cette horrible agonie. Eh bien, oui! c'est le *Morti-fulgurans*. Le doute n'est plus permis, tous les symptômes prévus sont là. Aucun n'y manque! Quelle vitalité pourtant dans ce

microbe! Et, malgré son angoisse, Bakermann ne pouvait s'empêcher d'admirer, avec tout l'orgueil d'un artiste, la marche conquérante de son microbe. Dès qu'il a pénétré, il triomphe. En trois heures, tout est fini. D'abord le système nerveux, puis la respiration, puis la température, puis le cœur. C'est méthodique, ponctuel, inexorable. Ni la quinine ni la morphine n'y peuvent rien. Ah! oui, certes! le *Morti-fulgurans* est vivace et irrésistible, et toutes les drogues des médecins ne le démoliront pas.

Que faire maintenant? arrêter la propagation du mal? c'est impossible. Alors le laisser suivre sa marche victorieuse? Mais c'est insensé! c'est une monstruosité qui dépasse tout ce qu'on peut concevoir! Bakermann le connaît, son *Morti-fulgurans*. Il sait que rien ne peut le faire reculer. C'est un vrai microbe celui-là, aussi supérieur aux autres que la lumière électrique à une misérable chandelle... Soit! le sort en est jeté! Le *Morti-fulgurans* se répandra dans le monde!

Le soir, il y avait déjà sept décès dans la ville. L'élève pharmacien à trois heures; puis Rothbein à quatre heures, puis deux clients du pharmacien à cinq heures, puis, à six heures, quatre clients de Rothbein, cinq clients du pharmacien, et les quatre voisines, celles-là même que le matin Bakermann avait vues causer avec Thérèse.

Le journal de la localité annonçait ainsi l'apparition de cette foudroyante épidémie :

Nous avons le regret d'apprendre à nos lecteurs qu'une maladie, venue d'Orient, s'est abattue sur notre laborieuse cité. A l'heure où nous mettons sous presse, on a enregistré déjà dix-sept décès, et nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer qu'on compte dans les divers quartiers de la ville un très grand nombre de malades. Le mal débute soudainement, et il tue en quelques heures, déjouant toutes les ressources de la thérapeutique. Il est probable qu'il s'agit d'un microbe qu'on n'a pas encore pu étudier; mais, d'après les auteurs compétents, cette maladie ne serait autre que le Koussmi-koussmi, une sorte de peste infectieuse qui règne au Dahomey. On se perd en conjectures sur la manière dont le Koussmi-koussmi a pu pénétrer à Brunnwald. La facilité des communications entre l'Allemagne et l'Afrique explique tant soit peu cette propagation. Mais comment se fait-il que les contrées intermédiaires n'aient pas été atteintes? Ce sont là des questions que nos hygiénistes sauront promptement résoudre...

Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un mal redoutable. Nous comptons sur la science de nos médecins pour le conjurer, et sur le bon sens de nos populations pour ne pas s'abandonner à une vaine panique.

Cependant le professeur Bakermann est plongé dans un profond désespoir. Assurément la mort de sa femme est un grand deuil. Mais quoi! M<sup>me</sup> Bakermann était mortelle, et à la longue on finit par se

consoler. Ce qui est horrible, défiant toutes les expressions de l'horreur, c'est l'extension de l'épidémie.

Il essayait de réfléchir; mais les idées tourbillonnaient dans sa tête. Que faire, puisque le *Morti-fulgurans* est invincible? Ordinairement, dans une épidémie, tous ceux qui sont atteints ne meurent pas, il est des individus qui réchappent; il en est peut-être que les médecins sont capables de guérir; il en est qui parviennent à éviter la contagion. Surtout la maladie s'arrête, le microbe finit par devenir peu redoutable, s'atténuant de manière à être de moins en moins dangereux. Mais ici on ne peut espérer rien de semblable. Le *Morti-fulgurans* ne s'atténuera pas. Au contraire. Il prendra des forces nouvelles en se disséminant dans le monde: il est trop vigoureux, trop robuste, trop bien constitué pour s'affaiblir. L'espèce humaine, reculant devant lui, va être forcée de disparaître!

Un combat terrible, moué, se livrait dans l'âme de Bakermann. Jamais peut-être un mortel n'avait senti peser sur lui une responsabilité si lourde, si écrasante. Encore si un aveu solennel devait empêcher le mal... Mais non, un aveu est inutile! Qu'il se taise ou qu'il parle, l'épidémie suivra son cours. Alors pourquoi parler? Oui, pourquoi? Si une confession publique, éclatante, devait sauver un seul malade, certes! Mais elle ne servirait qu'à rendre le nom de Bakermann à jamais honni des générations futures... Si tant est que quelque être humain puisse survivre au *Morti-fulgurans*?... Les générations futures!... Et Bakermann souriait amèrement, en pensant que, grâce à lui, il n'y aurait pas de générations futures.

D'ailleurs, est-ce bien le *Morti-fulgurans*? Rothbein n'a pas eu d'hésitation. Tout de suite il a affirmé que c'était le Koussmi-koussmi. Pourquoi Rothbein n'aurait-il pas raison? Pourquoi le contredire et se faire soi-même son propre bourreau? C'est une coupable présomption que de prétendre en savoir, à soi tout seul, plus que les maîtres de la science. Ils ont prononcé! Eh bien, leur arrêt est irrévocable: c'est le Koussmi-koussmi. Enfin, si je parle, je ne sauverai personne... Je ne parlerai pas!... Je ne parlerai pas!...

Malgré tous ces raisonnements, la voix de la conscience était plus forte. « Bakermann, lui disait la voix, tu te mens à toi-même. Tu sais parfaitement que ta femme est morte du *Morti-fulgurans*, qu'il n'y a pas de Koussmi-koussmi, et que tu es l'unique cause de l'épidémie effroyable qui va faire disparaître tous les humains. Si tu veux diminuer l'atrocité de ton forfait, il faut l'avouer généreusement. Bakermann, sois un honnête homme, car, si tu gardes le silence, tu es le plus affreux scélérat que la terre ait enfanté. »

Il sortit. Il se sentait l'âme des grands martyrs, et il avait pris une résolution héroïque.

Où, il voulait boire le calice jusqu'à la lie! Il avait un ennemi, un ennemi mortel, le professeur Hugo Krankwein, son rival en microbes, un petit homme,

chauve, à figure de fouine, grimaçante, très envieux et très savant. C'est à Krankwein que Bakermann va avouer son crime.

Krankwein vivait seul, dans un fanbourg isolé. Ce fut lui qui ouvrit la porte; mais il recula épouvanté quand il aperçut devant lui la figure bouleversée de son collègue.

— Au nom du ciel, est-ce bien vous?

— C'est moi, soupira Bakermann: ma femme est morte ce matin!

— Oui, je sais, dit Krankwein, en levant les yeux au ciel. La pauvre femme a été une des premières victimes du Koussmi-koussmi.

— Ne parlez pas du Koussmi-koussmi! s'écria Bakermann. Le koussmi-koussmi n'existe pas! Il n'y a que le *Bacillus morti-fulgurans*!

— Tiens! tiens! pensa Krankwein, non sans quelque satisfaction, le pauvre homme est devenu fou! Voyons, mon cher collègue, dit-il avec douceur, en s'adressant à Bakermann avec la patience un peu méprisante qu'on a pour les enfants et les malades, je connais cette horrible histoire. La chère M<sup>me</sup> Bakermann avait acheté des tapis d'Orient qui venaient en droite ligne du Dahomey: il n'en faut pas davantage, hélas!

— Et moi je vous dis qu'il n'y a pas de Koussmi-koussmi! s'écria Bakermann. Est-ce que votre Koussmi-koussmi peut tuer en trois heures un homme vigoureux et bien portant? Est-ce qu'il peut frapper sans rémission? Est-ce qu'il résiste à la quinine et aux bains froids? Non, mille fois non, c'est mon microbe, vous dis je, c'est mon *Morti-fulgurans* qui a tué Josépha.

Krankwein sourit.

— Mon cher Bakermann, la douleur vous égare; le *Morti-fulgurans* est un rêve de votre imagination malade, et la situation est trop grave pour que nous nous arrêtions à des hypothèses invraisemblables.

— Des hypothèses! rugit Bakermann. Des hypothèses! Songez-vous à ce que vous dites? Le *Morti-fulgurans* existe. Je l'ai créé, je l'ai fait sortir du néant. Je l'ai construit de toutes pièces, inattaquable, irrésistible, défiant la médecine et les médecins. Je le conserve dans mes fioles: j'enempoisonne avec lui M<sup>me</sup> Bakermann, Rothbein, Thérèse et cinq cents personnes! Et vous venez me parler d'hypothèses!

— Calmez-vous, je vous en prie, mon cher collègue, soupira Krankwein. Tenez, demain matin, si nous existons encore, j'irai vous rendre visite, et vous reconnaîtrez que vous n'êtes pas tout à fait raisonnable.

— Mais vous ne voyez donc pas que le *Morti-fulgurans* ne m'attaque pas, moi!...

Il n'avait pas achevé qu'une lueur soudaine le traversa. Ce fut un éclair éblouissant, une de ces conceptions sublimes, grandioses, qui jettent leur clarté aveuglante sur l'âme tout entière.

— J'ai trouvé! J'ai trouvé! s'écria-t-il.

Et, sans prendre congé de Krankwein stupéfait, il se précipita nu-tête dans la rue.

— Bonté divine! pensa Krankwein, Bakermann est devenu fou. Il n'était certainement pas bien fort, mais maintenant c'est un véritable insensé.

Là-dessus Krankwein se coucha. Lui aussi, il était vacciné contre toutes les épidémies, et il n'avait pas peur du Koussmi-koussmi. Le sort de ses concitoyens l'intéressait fort peu. Quant au *Morti-fulgurans*, il avait le malheur de n'y pas croire.

Au milieu de la nuit, dans les rues désolées de Brunwald, on aurait pu voir un homme marchant à grands pas, les cheveux au vent, parlant et gesticulant tout haut, sans prendre souci de la neige qui tombait dru, et de la boue épaisse et froide qui couvrait le pavé.

— J'ai trouvé! J'ai trouvé! se répétait Bakermann. Parbleu! Mon *Morti-fulgurans* a été cultivé sur de l'électricité négative; l'électricité positive doit le tuer immédiatement. C'est fatal, absolument fatal, aussi certain que deux et deux font quatre. Avec de l'électricité positive, il sera aussitôt détruit, anéanti, pulvérisé. Il redeviendra aussi inoffensif qu'il était d'abord, quand je l'ai retiré du beurre rance. Que dis-je? il sera plus inoffensif encore. Et on vivra, et on n'aura plus rien à craindre! De l'électricité positive, et le monde sera sauvé, et l'humanité ne finira pas, et le nom de Bakermann sera célébré avec reconnaissance par les innombrables générations futures, car il y aura des générations futures! Allons, Bakermann, à l'œuvre. Tu as fait le mal, mais tu peux le réparer, et même toi seul pouvais le réparer. Pour terrasser le *Morti-fulgurans*, il ne fallait rien moins que l'homme qui l'avait fait naître.

Cependant l'épidémie faisait des pas de géant. D'abord, dans la ville de Brunwald, elle avait éclaté partout. Presque dans chaque maison il y avait au moins un malade, et les malades étaient tout de suite dans un état désespéré. Nul remède n'entravait la marche du fléau. La consternation était universelle. On n'osait plus sortir de chez soi. L'administration, toujours prévoyante, répandait sur la ville des torrents d'acide pléiunique, que des pompes à vapeur pulvérisaient dans les rues.

Les nouvelles que le télégraphe apportait étaient très graves. Le matin du 23 décembre, à Berlin, on comptait déjà dix cas de mort disséminés en tous les quartiers. Un voyageur, parti de Brunwald en troisième classe, avait contaminé les sept voyageurs qui faisaient route avec lui, et tous avaient succombé, laissant derrière eux la contagion de l'épouvantable fléau.

La rapidité avec laquelle se développait ce microbe maudit empêchait toute mesure préventive. Point de quarantaine possible. Plus d'entraves aux frontières. En douze heures, avec les chemins de fer à vapeur surchauffée, on va de Cadix à Saint-Petersbourg. Ce

n'est plus comme au xiv<sup>e</sup> siècle, où l'on faisait péniblement soixante kilomètres à l'heure. Aussi, en une nuit, l'Europe entière fut-elle empoisonnée.

La ville de Brunwald à moitié anéantie, Berlin, Vienne et Munich comptant déjà quelques cas de mort et probablement infectées en tous les points; Paris, Londres, Rome, Saint-Petersbourg envahis, sans qu'on puisse arrêter l'invasion, et en quarante-huit heures l'humanité anéantie, tel était le bilan de l'heure présente. Il y avait de quoi faire frissonner les plus grands héros.

Cependant Bakermann n'avait plus peur. Il ne craignait plus le *Morti-fulgurans*. Il travailla toute la nuit, et le matin, à l'aube, les habitants de Brunwald purent apercevoir une immense affiche, qui s'étalait sur la place du marché :

### LE PROFESSEUR BAKERMANN

GÉRIT LE KOUSSMI-KOUSSMI PAR L'ÉLECTRICITÉ.

Si Bakermann s'était servi du mot de Koussmi-koussmi, ç'avait été par une lâche condescendance à l'opinion commune. En effet, le public, les journaux, les savants, les médecins ne parlaient que du Koussmi-koussmi. Tout autre nom eût été incompris. Non sans amertume, Bakermann s'était résolu à employer l'expression vulgaire, devenue unanime. Il regrettait le terme de *Morti-fulgurans*, qu'il avait choisi lui-même avec amour. Et, après tout, il avait bien le droit de donner à son microbe le nom qu'il préférait.

Mais il avait cédé. Car il s'agissait de faire connaître sans délai le traitement vainqueur qui va arrêter le fléau dans sa course envahissante.

Un grand plateau sur lequel on peut mettre des chaises, des fauteils et même des lits. A ce plateau un conducteur électrique relié à une immense pile. L'électricité négative, celle qui donne de la vigueur au *Morti-fulgurans*, s'en va dans le sol; mais l'électricité positive, celle qui est la mort du microbe, va tout entière dans le plateau. On monte sur le plateau — et, grâce à ses dimensions, quinze personnes peuvent y tenir à l'aise — et au bout de quelques instants on se charge d'électricité positive. On devient alors rebelle à l'infection.

Le premier malade qui prit place sur le plateau fut César Pück. Il souffrait atrocement, et ses membres livides étaient en proie à d'atroces convulsions. On le hissa sur le plateau en présence de Krankwein, qui souriait sarcastiquement, et aussitôt toutes les douleurs cessèrent. Les crampes, les spasmes, le refroidissement disparurent en quelques minutes comme par miracle. La figure moribonde du bon César Pück redevint joyeuse et souriante comme par le passé.

En voyant ce résultat, qu'il avait prévu, mais dont il doutait encore jusqu'à ce que la démonstration lui en ait été donnée, Bakermann fut écrasé par la joie.

C'était trop d'émotions en si peu de temps; et il perdit connaissance.

On le ramena comme on put. Bientôt tout le monde connut la guérison merveilleuse de César Püek. La nouvelle se répandit en un clin d'œil. En moins d'une demi-heure, tous les Brunnwaldiens surent que Bakermann guérissait le koussmi-koussmi par l'électricité. Alors de toutes parts on dressa des piles électriques et des plateaux modèle Bakermann. A midi, il n'y avait pas moins de quatorze grands plateaux à électricité positive qui fonctionnaient activement.

Aussi les décès diminuèrent-ils bien vite. De neuf heures à dix heures, il y eut 435 décès. Ce fut le chiffre le plus fort. Le chiffre tomba, à onze heures, à 126. A midi, il n'était plus que de 32; à une heure, de 8, et enfin à deux heures il n'y en eut qu'un, celui d'un vieux médecin entêté qui ne voulut pas entendre parler du traitement électrique, disant que c'étaient des sottises, qu'au Dahomey on guérit du koussmi-koussmi sans électricité, et qu'il était, lui, Meinfeld, trop vieux pour gober les soi-disant découvertes de la science moderne.

On était tranquille maintenant à Brunnwald. Mais au loin, quel désastre! Le télégraphe transmettait à chaque minute des nouvelles effrayantes. Au moment même où, à Brunnwald, grâce aux plateaux d'électricité positive, la population était tout à fait rassurée, il y avait eu 45 329 décès à Berlin, 7542 à Vienne, 4673 à Munich; à Paris, déjà 54 376 décès et 58 352 à Londres!

Bref, en Europe il y avait déjà, en tout, 684 539 décès.

Les Américains, en apprenant la nouvelle de ce fléau épouvantable, avaient décrété des mesures précises pour empêcher qu'il se propageât au nouveau monde. La flotte avait été mise sur le pied de guerre, et ils avaient pris l'héroïque résolution de recevoir à coups de canon et avec des torpilles chargées de tétranitrodynamite tout navire essayant de forcer l'entrée.

La désolation régnait. Chacun se répétait que la fin du monde vivant était venue. Un grand nombre d'individus, préférant une mort rapide aux angoisses d'une douloureuse et invincible maladie, s'étaient tués pour échapper à la mort. Toutes les affaires étaient suspendues. Plus de chemins de fer, plus de bateaux, plus de police, plus d'administration. Quelques crimes furent constatés. C'étaient des gens, ordinairement pacifiques, qui, affolés, reçurent à coups de revolver des fournisseurs qui essayaient de pénétrer chez eux. La sauvagerie humaine, latente en nous tous, avait repris le dessus. Le monde civilisé, si fier de sa civilisation, était redevenu barbare comme aux premiers temps de l'humanité. On reculait à l'époque de la pierre polie, et même au delà.

Cependant le télégraphe fonctionnait toujours : si bien qu'on put, vers midi, faire savoir au monde entier que le remède au koussmi-koussmi était trouvé, qu'un célèbre professeur de l'Université de Brunnwald

avait, par un trait de génie, découvert le moyen de s'opposer à l'affreux mal. Bakermann! Bakermann a inventé le traitement du koussmi-koussmi! Il suffit de se placer pendant quelques minutes sur un plateau chargé d'électricité positive.

La nouvelle se propagea avec une rapidité prodigieuse. Le soir même, dans toutes les localités, grandes et petites, de l'Europe, d'immenses plateaux électriques fonctionnaient. Des flots d'électricité positive se répandirent sur le globe terrestre. Partout des machines colossales, des piles électriques gigantesques, étaient installées sur les places publiques : partout on constatait l'action merveilleusement efficace de l'électricité positive.

Aussi la mortalité décrut-elle aussi vite qu'elle avait monté.

Le Koussmi-koussmi avait trouvé son maître. Cette épidémie qui devait faire disparaître l'humanité avait prouvé une fois de plus que le génie de l'homme ne trouve pas d'obstacles et que la nature rebelle est toujours domptée par les forces supérieures de l'intelligence et de la science humaines.

Quelques victimes, assurément; mais dans toutes les administrations sévissait un tel encombrement — trois mille demandes pour une seule place — que cette petite saignée, assurément douloureuse en quelques familles, était dans son ensemble plutôt bienfaisante, et que, l'alerte une fois passée, on ne pouvait considérer le Koussmi-koussmi comme une calamité véritable.

A Brunnwald, le professeur Hermann Bakermann nageait en pleine gloire. Les télégrammes affluaient dans sa demeure. Quelques souverains daignèrent le remercier personnellement : car les souverains tiennent à leur santé autant, sinon plus, que les autres hommes, et ils ont raison. Bakermann reçut donc de grands honneurs : la Jarretière, le Bain, la Toison d'or, l'Aigle noir, l'Aigle rouge, l'Éléphant blanc, le Dragon vert et le Chardon. Le nom de Bakermann, qui jusque-là n'était pas sorti d'un petit cercle d'initiés, devint en une demi-journée le plus grand nom de la science.

Modestement il savourait son triomphe. Il accueillit avec une franche cordialité une députation des notables et des étudiants qui venaient le féliciter.

— Mon Dieu, mes amis, j'ai eu une bonne idée, voilà tout. Votre gratitude est la plus douce de toutes les récompenses.

Krankwein lui-même vint lui faire une visite.

— Eh bien, mon cher collègue, dit-il avec aigreur, vous voilà un grand homme maintenant! Mais avouez que vous avez eu de la chance. Si M<sup>me</sup> Bakermann n'avait pas reçu ses tapis du Dahomey, et s'il n'y avait pas eu de Koussmi-koussmi à Brunnwald, vous ne seriez pas si fier.

Dans toutes les contrées de l'Europe, une souscription fut organisée pour dresser une statue à Bakermann.

Quelques millions furent amassés en moins d'une journée, et le comité décida que cette statue, de dix mètres de haut, s'élèverait sur la place publique de Brunnwald.

\*  
\* \*

Cependant Bakermann, malgré tant de gloire, n'a pas de vanité ni de fol orgueil. Il a repris ses chères études dans son cher laboratoire, et il y travaille avec acharnement. Il n'a plus peur de la chambre infernale. Elle est ouverte jour et nuit, et tous les curieux y peuvent pénétrer.

Le soir, il retourne à la brasserie. Grâce au *Morti-fulgurans*, personne à présent ne l'empêche d'y boire des chopes à sa guise. Aussi prolonge-t-il jusqu'à l'aube ses parties avec César Pück et Rodolphe Müller. Il a bien le droit de se donner un peu de bon temps, après de si terribles angoisses et un tel service rendu aux hommes.

Mais le bonheur parfait, irréprochable, n'est pas de ce monde. Le professeur Hermann Bakermann a encore un gros souci : il regrette le terme de *Morti-fulgurans*, et toutes les fois que l'on prononce devant lui le nom de Koussmi-koussmi, il fait une grimace de déplaisir. Car il sait bien que le Koussmi-koussmi n'existe pas, et qu'on fait tort au microbe fabriqué et renforcé par lui. Toutefois, il se console un peu, en cherchant à faire un meilleur *Morti-fulgurans*, plus vigoureux, plus invincible que le premier, et dont ni l'électricité, ni aucune médication, connue ou inconnue, ne pourront combattre les irrésistibles effets.

CHARLES EPHEYRE.

---